Journées AIX
Questions cruciales posées à la psychanalyse
3/4 octobre 2026

Quel type de Un ?

Angela Jesuino

Je vais commencer par un mot d'excuse, car je ne peux pas être à Aix pendant ses journées et je le regrette. Je suis donc contrainte d'intervenir par Zoom, ce qui me prive du plaisir de nos échanges en présentiel, comme on dit maintenant.

Ce mot d'excuses ce n'est pas seulement une formule de politesse. Il a tout à fait avoir avec mes propos de cette fin d'après-midi. Car, si je ne peux pas être avec vous, c'est parce que demain matin tôt je dois aller voter, à Paris, pour le premier tour des élections présidentielles au Brésil. Il faut savoir qu'au Brésil, le vote est obligatoire et on peut avoir une amende et des pénalités administratives si on ne vote pas. Qui plus est, on ne peut pas voter par procuration comme en France. Mais ce n'est pas ça qui m'oblige. Je me dois d'aller voter pour essayer de faire barrage, à ma mesure, à l'extrême droite qui menace encore une fois notre jeune et fragile démocratie.

Je ne vais pas vous étonner en vous disant que ce candidat d'extrême droite, fils de l'ex-président actuellement en prison à domicile suite à sa tentative de coup d'état lors de l'arrivée de Lula au pouvoir, bénéficie de l'adhésion d'une part significative de la population et du soutien appuyé de l'administration Trump. Donc voilà les enjeux d'une élection qui s'annonce encore une fois très serrée exactement comme il y a quatre ans, ce qui fait que je ne peux m'y soustraire.

Comme nous savons, le Brésil n'est pas un cas à part et nous assistons désarmés à la montée de l'extrême droite partout dans le monde et à la consolidation des nouveaux empires dont on ne peut pas espérer, du moins pour l'instant, une sortie de la crise politique, climatique, énergétique que nous traversons.

Comment répondre à cette question difficile qui a été posée : Qu'est devenu l'universel ? Pour essayer d'y répondre à mon tour, je vais me servir de mon mot d'excuse pour poser une autre question : À quel type de UN avons-nous affaire aujourd'hui ? Quel type de Un préside cette montée de l'extrême droite, ce type d'exercice du pouvoir, cette consolidation des nouveaux empires, ces radicalisations religieuses de tous bords ? Voilà le type d'interrogation que je propose pour traiter la question de savoir ce qui fait universel aujourd'hui ou de ce que se prétend comme tel.

Je vais vous annoncer d'emblée mon hypothèse : nous avons affaire à un Un Réel, dont le maitre réel en est l'incarnation. Mais est-ce que le Un réel, qui ne se présente pas ici noué de façon borroméenne aux autres registres, peut faire universel ? Quel serait dès lors son rapport avec le particulier et le singulier ? Autrement dit, serait-il encore possible d'inscrire le singulier ?

Serait-il encore possible d'échapper à ce particularisme rampant ? Voilà mes questions posées sur la table.

Comment avancer ? Peut-être qu'il faut commencer par définir ce que j'entends par maitre réel pour mieux saisir les enjeux de l'exercice de son pouvoir et ses conséquences.

Nous devons aux travaux de Charles Melman la mise en lumière d'un type de maître particulier, le maître qu'il appelle maître réel, celui, dit-il, qui ne se soutient pas du signifiant et qui du même coup ne supporte pas spécialement ce qu'il en serait d'une maîtrise du signifiant. Pas de discours digne de ce nom, donc. C'est important et j'y reviendrai.

Ce qui émane de lui ce n'est pas du signifiant-maître, ce sont des ordres. Pour ces maîtres-là, les petits autres ne seraient pas du registre du semblable mais du registre des serviteurs. Comme nous pouvons le constater, ce maître n'est pas dans le semblant. C'est un maître réel. Un maître capricieux, tout puissant. Il est hors castration et l'exercice de son pouvoir n'est plus médiatisé par le symbole. C'est un maître réel qui, ne s'autorisant pas du signifiant, viendrait exercer un pouvoir réel et assurer un lien social par la violence. Il est un maitre qui ne se prive pas de jouir, un maître d'une jouissance sans limites, même pas celle de la vie d'autrui, ce qui a pour conséquence immédiate que la vie elle-même perd tout son prix. Qu'offre-t-il ce maître réel à celui qui vient se mettre à son service ? Il lui offre la possibilité de venir mourir pour lui, ni plus ni moins. Je ne fais ici que paraphraser Charles Melman.

Ceux qui connaissent les effets subjectifs, sociales et politiques de la colonisation, savent de quoi je parle car c'est ce type de maître-là, un maître jouisseur, qui était à l'œuvre et non pas le maître pour la mort de Hegel. Si nous ne pouvons pas faire l'économie de la référence au maître colonial, force est de constater l'actualité de plus en plus flagrante de ce type de maîtrise. Le pouvoir du maître réel et ses avatars peuvent par exemple - et c'est une proposition - être une clef utile pour lire non seulement la montée de l'extrême droite dans le monde, mais également pour décrypter le type d'exercice du pouvoir d'un Trump ou d'un Poutine avec l'usage d'une langue et d'un rapport à la vérité qui lui sont spécifiques. Il s'agit à chaque fois d'assurer un territoire et le monopole de la circulation d'un objet convoité et positivé au prix des armes et de la violence. Si l'on veut, il n'est pas moins maître pour la mort, mais mort réelle cette fois-ci.

Ce maitre réel sévit dans la sphère politique mais aussi dans la sphère religieuse avec la prolifération des sectes dont l'avancée inexorable des évangélistes y compris dans l'exercice du pouvoir en est le plus vif témoignage. Je rappelle ici la différence entre secte et religion proposée par Ch. Melman : « Ce qui différencie donc radicalement les sectes des religions c'est qu'en aucun cas il ne s'agit pour elles d'un père qui aime ses créatures, mais il s'agit d'un maître à qui il faut donner et pour lequel il faut être prêt à mourir »[1]

[1] *A quoi reconnaît-on une secte* ? Conférence faite à la Maison de l'Amérique latine, le 15 octobre 2001

Dans l'exemple des néo-pentecôtistes, l'Église évangéliste la plus puissante au Brésil, nous avons vu qu'ils prêtent main forte à ce pouvoir réel qui hante notre vie politique actuelle, participe à l'abrasion du langage, misant sur un imaginaire qui inhibe le déchiffrement du réel et la pratique de la lettre qui va avec. Cette attaque du langage participe aussi au déferlement d'une haine féroce et mortifère qui montre bien que l'altérité s'est dégradée et ne s'offre plus comme support d'aucune jouissance. Au Brésil de Bolsonaro on a parlé d'un nécro-pouvoir à l'œuvre, dans lequel les évangélistes ont pris leur part, au point que nous pourrions parler de deux faces d'une même monnaie, deux faces de ce même type de maîtrise qui veut traiter l'universel par la contrainte.

Peut-être que nous avons voulu nous débarrasser du père, de ce Au-moins-Un qui pourrait faire fonction de père ancestral, d'un père commun et une des conséquences c'est la résurrection de ce maître réel qu'on ne peut pas confondre avec le père, qui organise désormais notre lien social avec sa violence. Et en effet il ne faut pas confondre son royaume avec un quelconque patriarcat. Ce serait faux de le prétendre. Les adeptes ne cherchent pas un père, une restriction de jouissance, mais un chef suffisamment puissant pour leur assurer une jouissance sans limites. Dans son séminaire de 1993, Ch. Melman précise : « l'organisation matriarcale est précisément le type d'organisation où le lien social n'est aucunement assuré par la castration et où c'est un maître réel qui dispose là du pouvoir, de ses caprices, de ses faveurs. C'est-à-dire aussi bien de la possibilité d'exercer des effets de privation et de frustration et puis d'avoir aussi des effets de donation imaginaire, mais donation tout de même »[2] Comme vous voyez c'est moderne, nous sommes de plan pied avec le monde du *deal,* si cher à Donald Trump.

La question intéressante ici est bien évidemment celle de savoir pourquoi c'est ce type de maître réel qui est proposé comme étant celui qui organise la structure du matriarcat.Quelles affinités entre le maitre réel et la mère ? Leurs affinités découlent du fait qu'ils occupent le même espace Autre, qu'ils ont cette même possibilité liée à leur non soumission au Signifiant maître de venir incarner « l'instance Une dans un Autre non barré, liée à la transformation de l'au moins un en l'une pour tous, dès lors qu'elle ne symbolise pas le manque mais la capacité d'une distribution généralisée » comme ça lui chante.

Ce maître décrit comme étant le trait unaire comme tel dans le réel, sans aucunement se repérer de ce qui serait la castration, « est du même coup un maître dont l'ambigüité sexuelle dont la capacité de mêler les deux sexes est parfaite. Il n'a aucune raison de se refuser à être aussi bien mâle que femelle » nous dit encore Melman. C'est intéressant comme notation ce lien entre structure matriarcal, un certain type de pouvoir et une ambiguïté de genre qui sont largement à la page aujourd'hui.

La crise des discours qui charrie avec elle la crise politique dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, peut être lue sans faire valoir les prérogatives de ce maître réel ? Dans quel mesure le capitalisme, l'économie libérale, la techno science et le monde numérique ne viennent pas adouber ce type de maitrise qui relève d'un Un Réel ?

[2] Charles Melman, Problèmes posés à la psychanalyse, Érès, 2009.

Je vais rentrer ici dans un terrain difficile car je vais parler du soi-disant discours du capitaliste et j'espère que cela ne se résume pas à la dénonciation. Certes Lacan en a parlé, une fois, dans le Discours de Milan et en a proposé une écriture. Mais est-il vraiment un discours ? Fait-il lien social ou au contraire, il contribue à le dissoudre ? Colette Soler dans un texte qui s'appelle « Sujets *apparolés* au capitalisme » nous propose ceci : « Le capitalisme est certes un ordre, mais un ordre économique réglant la production des biens, c'est même un ordre global ce qui suppose une multitude de relations, de connexions…mais il n'établit pas entre les individus l'ordre d'un lien social » Et elle va plus loin : « Autrement dit, il fait passer à la réalité l'universalisme de la science sous la forme ravalée d'une homogénéisation des plus de jouir ». Elle estime, et je la suis, que le capitalisme est hors discours, hors semblant.

En tout cas ce qui apparaît comme étant une nouvelle écriture du discours du maître, car elle est produite à partir de l'inversion de deux petites lettres, ne va pas sans dénaturer et les places constituantes des discours et la valeur de chaque lettre : S barré, S1, S2, a. Colette Soler insiste encore : « Il n'y a plus de barrière entre et vérité et production, mais un cercle parfait, un disque que rien n'arrête. Autrement dit : forclusion de la vérité du sujet et de la jouissance singulière de chacun, à laquelle préside l'inconscient » Dans cet ordre désormais global produit par le capitalisme, exit la singularité. On a qu'à jouir comme tout le monde !

Je voudrais insister aussi sur ceci : le signifiant maître lui-même S1 se trouve altéré de n'est plus être dans une implication à l'autre signifiant S2. Dans ce cas, la paire signifiante est simplement mise en circulation, participant ainsi à leur tour à la ronde infernale, à la voie de crevaison dont nous parle Lacan. En tout cas je crois que c'est ce que nous pouvons lire dans la tentative de l'écriture d'un discours du capitaliste par Lacan, où il fait valoir un S1 qui n'est plus solidaire du S2, qui ne se laisse pas entamer, brider par lui. Ce S1 non bridé par l'Autre peut être aussi une façon d'écrire ce maître réel totalitaire dont Melman disait qu'on le reconnait aux bruits des bottes.

Face à ce Un Réel, pouvons-nous encore distinguer les différents types d'universel, philosophique, religieux, voire scientifique ? Ou il efface tout au passage ?

Comment le social répond à cela ?

La ferveur autour de la venue du Pape en France devrait nous interroger car elle dépassait, il me semble, la simple appartenance religieuse. De quoi serait-elle le témoin ? Pourquoi avons-nous si besoin de cette communion, de cette dévotion, de faire un, ne serait-ce qu'imaginairement ? Pourquoi ce besoin de faire messe, masse ? Pour lutter contre la violence de la ségrégation, de polarisation ? Pourquoi ce besoin de se mettre à l'abri dans cet universel chrétien, si ce n'est comme une façon paradoxale de répondre à ce qui nous menace de l'ordre de l'effacement de notre singularité, l'IA aujourd'hui en première ligne ?

Si la religion peut apparaitre comme une réponse, elle n'est pas la seule. Nous avons aussi Céline Dion ! Là aussi nous avons droit, mais d'une façon laïque, à la commotion, aux larmes, à l'émotion autour de ce phénix féminin qui renaît de ses cendres. Visiblement nous avons besoin de ce culte de la personnalité, de tous ces produits dérivés, de tous ces fétiches pour soutenir notre jouissance de masse. L'ordre capitaliste va réussir à gadjetiser totalement l'humain ?

Que dire alors du rapport du discours analytique à l'universel ?

Comment penser l'universel si ce que nous avons à transmettre ce n'est pas de l'ordre du Un mais de l'ordre du trou ? Nous sommes tous fils de ce trou du langage et c'est ça qui nous humanise. La façon dont chacun sera pris dans cet ordre du langage, la façon dont chacun sera amené à nouer RSI, c'est ça qui signe sa singularité qui est loin des particularismes identitaires, sexuels ou nationaux auxquels nous sommes sommés de répondre aujourd'hui. Lacan a formalisé pour nous la place de l'altérité indispensable à l'universel : pas l'Un sans l'Autre et nous a ouvert à la logique du pas-tout. Comme nous savons aussi, l'éthique de la psychanalyse relève du singulier. Cela devrait protéger notre pratique des injonctions ségrégatives, polarisantes de notre contemporanéité, nous mettre en garde contre un supposé universalisme scientifique et contre l'ordre produit par le capitalisme. Mais jusqu'où ?

Lacan nous avertissant dans son discours de Milan en 72 d'un danger particulier concernant l'avenir du discours analytique :

« A la vérité je crois qu'on ne parlera pas du psychanalyste dans la descendance, si je puis dire, de mon discours... mon discours analytique. Quelque chose d'autre apparaîtra qui, bien sûr, doit maintenir la position du semblant, mais quand même ça sera... mais ça s'appellera peut-être le discours PS. Un PS et puis un T, ça sera d'ailleurs tout à fait conforme à la façon dont on énonce que Freud voyait l'importation du discours psychanalytique en Amérique... ça sera le discours PST. Ajoutez un E, ça fait PESTE. Un discours qui serait enfin vraiment pesteux, tout entier voué, enfin, au service du discours capitaliste. Ça pourra peut-être un jour servir à quelque chose, si, bien sûr, toute l'affaire ne lâche pas totalement, avant. »

Donc danger de devenir simplement un discours « pesteux », le risque de se mettre à la botte du discours capitaliste, au service des lois du marché. Ce souci de Lacan n'est pas nouveau, il était déjà présent en 1964, dans ce texte où il défend justement la *Position de l'inconscient*[3]. Cette position de l'inconscient, cette fonction de la cause, qu'il va développer tout au long de son propos, en avançant à chaque fois les termes du fonctionnement de cette batterie minimale de deux signifiants - deux, il en faut deux, pas plus - pour déduire les deux opérations fondamentales où il convient de formuler la causation du sujet à savoir, l'aliénation, la séparation, Lacan va l'affirmer à ce moment-là face à quoi, face à qui ?

[3] Lacan, Position de l'inconscient, *Écrits*, Seuil, 1966

Face à une psychologie dont l'erreur centrale, dit-il, est de tenir pour unitaire le phénomène de la conscience elle-même et qui se fait véhicule des idéaux, serfs de la société, cédant pour finir aux vœux des études du marché.

Face à la science qui repose sur le présupposé d'un savoir absolu, qui exclut, forclos le sujet dont la psychanalyse s'en occupe, c'est-à-dire du sujet divisé par le signifiant.

Face aux psychanalystes eux-mêmes dont certains, cédant à l'appel de la psychologie, sont dans un rapport d'aversion à tout ce qui vient de Freud, donnée, nous dit Lacan, « qui ne peut être tenue à l'écart de l'examen du thème en cause ». Cela nous vaut alors une alerte sévère de la part de Lacan : « ce à quoi la psychanalyse se trouve conviée quand elle rentre au bercail de la psychologie générale c'est à soutenir ce qui mérite, seulement là et pas dans les lointains de colonies défuntes, d'être dénoncé comme mentalité primitive »

Il faudrait pour autant conclure avec cette citation de Dante dans la *Divine comédie* : « Laissez toute espérance, vous qui entrez ? » Autrement dit, sommes-nous tous en enfer ? Certainement pas ! Lacan dans ce même texte de 1972 disait ceci : « ce qu'il faudrait c'est d'arriver à ce que le discours du maître soit un peu moins primaire, et pour tout dire, un peu moins con » Le discours psychanalytique peut y contribuer s'il arrive à se faire entendre au milieu des crépitements du brasier ? Sûrement.

Lacan gardait toute confiance sur le savoir de la structure du sujet comme effet de langage. Cette confiance qu'il me semble, nous devons garder, fait que notre responsabilité se trouve aujourd'hui accrue. Mais de quelle responsabilité s'agit-il ? Responsabilité de soutenir la position de l'inconscient, sa temporalité, sa subversion, son travail, sa dimension politique. Responsabilité de repérer et soutenir les inventions singulières du sujet dans la cure mais aussi être attentifs aux nouvelles formes de faire collectif, aux nouveau appuis pris pour faire face aux mutations que nous connaissons et qui sont d'avantage du côté de l'unification, de l'uniformisation, que d'un universel qui se soutiendrai du Un symbolique. Responsabilité enfin de savoir que le sujet aussi gadjetisé soit-il, reste un effet de langage singulier et de ce fait, est susceptible de s'adresser au psychanalyste.

Si on fait attention, il n'y a pas que la religion ou les nouveaux phénix qui prennent le devant de la scène. Il ne faudra pas être sourd à ce qui apparaît aujourd'hui pour faire contrepoint. On ne va pas seulement au stade pour chanter et pleurer avec Céline ou pour la veillée du Pape. On peut aussi se réunir pour écouter les métaphores, les métonymies, les équivoques d'une langue, son histoire, jouir du langage, puisque nous savons, **encore**, que c'est ce rapport au langage que nous avons d'universel et qu'au même temps nous permet d'inscrire notre singularité. J'en prends pour exemple ce spectacle qui s'appelle, *O céu da lingua, Le ciel de la langue* qui fait actuellement un tabac au Brésil et qui a été capable de réunir, dans une seule ville de ce vaste pays, 10 mil personnes. Donc importance de la poésie, de la dimension poétique évoquée ce matin et que je réitère!

Je conclus avec ces mots de Lacan toujours dans le discours de Milan : « Mais il y a quelque chose qui crie... et une nouvelle fonction qui ne manquera pas de surgir, n'est-ce pas, d'aborder peut-être, sauf accident, un **re-départ** dans l'instauration de ce qui est... de ce que j'appelle discours » Il ne faudra pas rater ça !

Merci de votre attention.